

L'INCONSCIENT IGNORE LE TEMPS, A *FORTIORI* LA PATIENCE

Jacques André

Presses Universitaires de France | « [Revue française de psychanalyse](#) »

2018/2 Vol. 82 | pages 337 à 341

ISSN 0035-2942

ISBN 9782130803119

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2018-2-page-337.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

L'inconscient ignore le temps, a fortiori la patience

Jacques ANDRÉ*

Julie est une jeune femme dans la trentaine, le principe de plaisir régit sa vie quotidienne, tout au moins il essaye. Nul ne peut refuser le délai entre « je veux » et « j'ai » sans se heurter à la réalité qui, elle, est soumise à un tout autre principe. À l'abri de l'inconscient, notamment à travers ses expressions que sont le fantasme et le rêve, rien ne s'oppose à la simultanéité entre désirer et faire. À peine sorti du bureau de tabac où il vient de déposer sa grille, le joueur de loto répartit les millions d'euros qu'il vient de « gagner ». Sans cette fortune, aussi immédiate qu'imaginaire, personne ne prendrait en réalité le risque d'un jeu où la probabilité du gain est infime.

Que la réalité oppose son refus ou son retard à l'accomplissement du désir de Julie, et elle trépigne, parfois au sens propre. À se demander si la hauteur de ses escarpins n'a pas la fonction d'un stylet chargé de tuer l'adversaire. Évidemment ça ne marche pas, et l'entourage ne se prive pas de lui renvoyer l'image de ses insupportables caprices. L'impatience de Julie se situe précisément au point de rencontre des deux principes, plaisir et réalité, elle signe le refus de la négociation, l'absence de tout compromis.

Mais le plus étrange est ailleurs. Julie est oncologue, toute jeune qu'elle soit dans la profession, sa compétence lui est volontiers reconnue, bien au-delà de sa pertinence diagnostique. Les commentaires des patients ne sont pas pour rien dans sa réputation. On sait combien de médecins, oncologues compris, se préservent du moment subjectif de la rencontre avec le malade en se réfugiant dans un fonctionnement opératoire qui clive la parole, non seulement de l'affect, mais aussi de la *compréhension*. Dans le pire des cas, il en résulte

* Psychanalyste, membre de l'Association Psychanalytique de France, directeur de la « Petite bibliothèque de psychanalyse » aux Puf.

quelques communications désastreuses, ajoutant le trauma psychique au trauma somatique, parce que complètement négligentes de la personne du récepteur.

L'impatience de Julie est intacte quand il s'agit des conflits liés à l'organisation de son service, par contre à l'écoute des patients le temps n'est plus le sien. Plus aucune trace d'impatience. C'est particulièrement sensible lorsqu'elle évoque le moment de l'annonce. Plus grand chose alors ne sépare le malade du nouveau-né en état de détresse, incapable d'effectuer par lui-même « l'action spécifique » susceptible de mettre fin à la déréliction. Le cri du nourrisson, note Freud, agit comme une soupape afin de libérer l'extrême tension, mais il acquiert aussi « une fonction secondaire » : un appel à « se faire comprendre ». Et il ajoute : il n'y plus besoin de grand-chose après cela (un cri entendu et compris par un être-humain-proche) « pour inventer le langage » (Freud, (2006 [1895], p. 670-671). Julie prend le temps qu'il faut pour entendre le désarroi, les pleurs, les cris, les silences épais qui suivent les mots de sa terrible annonce. Avant de pouvoir s'identifier, geste psychique complexe qui exige un moi à minima constitué, la première identification pour le nouveau-né est celle dont il est l'objet. L'autre primitif n'impose pas seulement son primat, celui de la séduction originale, il se dépossède pour autrui, ce que Winnicott cherchera à saisir avec la « préoccupation maternelle primaire ». Peut-être en va-t-il toujours ainsi de la patience, quand psychiquement le temps n'est plus seulement le sien.

L'impatience de Claire n'est pas moindre que celle de Julie, elle puise cependant à une source différente. Ce n'est pas le caprice, la confusion entre désirer et posséder, qui la gouverne, mais l'équation du temps avec la mort. Femme active, elle n'a pas les deux pieds dans le même sabot. Jamais sans rien faire, elle fait ce qu'elle fait avec efficacité, au mieux et au plus court. Si elle est « speed », comme son entourage le lui fait volontiers remarquer, c'est que le temps est compté. Dans les sports qu'elle pratique, seule la compétition l'intéresse : parcourir les distances en moins de temps qu'il ne faut aux autres pour courir. Elle traite l'analyse de la même manière. Arrivant toujours un peu en avance, elle gagne du temps. À peine allongée, elle sort un petit carnet où elle a noté tout ce qui lui est passé par la tête depuis la séance dernière. Pas de pause dans le suivi de la règle fondamentale, l'analyse sans arrêt, sans jamais ralentir. Le petit carnet pour faire vite, pour ne pas perdre de temps. Ces mots que l'on prononce sans y prendre garde, sans les entendre, masqués par l'habitude, acquièrent parfois brutalement l'épaisseur des choses, ou la douleur des êtres.

Claire applique à l'analyse la contrainte temporelle qui régit la compétition : faire l'analyse en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, l'idée que cela pourrait durer trois ou quatre ans lui est insupportable. Ne parlons pas de chiffres plus élevés, ils sont impensables. Elle compte bien battre le record d'analyse. L'enjeu de cette course se laisse cependant deviner : que le temps

jamais n'apparaîsse pour lui-même. Le temps que l'on voit passer, quand rien ne se passe, ce temps-là est un temps mort, à la fois le temps des morts et la mort du temps. Quand le temps est compté, c'est toujours la mort qui compte.

Chez Claire comme chez Julie, l'impatience fait exception en une circonstance. Pas la même, mais pas sans rapport non plus, quand l'une et l'autre se laissent déposséder par l'identification à un temps qui n'est pas le leur. Quand elle est enceinte, quand elle attend un enfant, Claire a tout le temps. Comme si donner son temps et donner sa vie ne demandaient qu'à se confondre. Elle, n'a pas le temps ; l'enfant à venir, lui, doit à tout prix en disposer. Que ce temps de l'enfant ne soit pas compté, qu'il ait le temps de vivre. Tenir, maintenir en vie des enfants dramatiquement menacés de la perdre, de sa vocation, de son destin, elle a fait son métier. À l'ombre de cette urgence humanitaire, on devine l'ombre d'un enfant mort et les signes d'une identification mélancolique.

Le psychanalyste serait-il patient par vertu ? On peut en douter. Sans doute l'est-il par méthode : l'attente est comprise dans l'idée de l'attention en égal suspens, celle qui donne aux associations le temps de se libérer de ce qui les entrave. Et plus encore par identification : il est aussi nécessaire à l'exercice de ce métier de s'imprégner de la temporalité propre au patient que d'apprendre le dialecte qu'il s'est construit à l'intérieur de la langue commune. Rien ne permet mieux de saisir cette essentielle complicité de la position psychique de l'analyse avec l'attente patiente, que les exemples historiques du contraire. Rank et Lacan ont eu en commun de faire technique, et même bouleversement technique, de leur impatience.

« L'expérience nous a enseigné que la thérapie analytique (...) est un travail de longue haleine » (Freud, 1937c, p. 17). Patience et longueur de temps... Croire que l'on peut raccourcir la durée des analyses renoue avec le « dédain impatient » de la médecine pour les névroses. Les mots de Freud sont sans pitié, et Rank est le premier visé. L'hypothèse de celui-ci est bien connue, elle reprend une idée d'abord formulée par Freud lui-même en 1916, faisant de l'acte de la naissance le prototype de l'état d'angoisse (Freud, 1916-17a [1915-17], p. 411). Sauf que Rank opère une généralisation (toute névrose se ramène au trauma de la naissance et à la fixation originale à la mère) et un bouleversement technique (la cure réduite à l'abréaction du trauma en question) dont l'impasse deviendra très vite perceptible. Autant vouloir éteindre l'incendie d'une maison en feu du sol au plafond en enlevant la lampe à pétrole renversée qui en est la cause. Rank se faisait même fort de faire mieux que la mère enceinte : « Mes analyses comptent parmi les moins longues, puisqu'aucune n'a dépassé une durée de huit mois » (Rank, 1924, p. 16).

Quelles sources pour l'impatience de Rank ? Impossible à dire avec certitude, bien sûr. La « folie Rank » atteindra son sommet avec la cure d'Anaïs Nin,

l'inceste analytique venant répéter l'inceste de la fille avec le père. On prend cependant un risque minimum en supposant que l'équation entre les conceptions de la cure et de l'enfant trouve sa source dans le transfert inconscient de Rank sur sa pratique. Après tout, la naissance, le franchissement du sexe de la mère, situe « l'acte incestueux » à l'origine du monde. L'impatience est indissociable de l'impatience du désir à s'accomplir.

Lacan maintenant... Plutôt que d'écouter à n'en plus finir les « spéculations sur l'art de Dostoïeswski », interrompons la séance à la façon dont s'y prend le maître bouddhiste avec son élève : « un sarcasme, un coup de pied » (Lacan, 1966, p. 315 ; 1975, p. 7). Un coup de pied au cul en la circonstance, si l'on en juge par le matériel apporté par le patient à la séance suivante : un fantasme « de grossesse anale avec le rêve de sa résolution par césarienne ». Lacan ne fait pas mystère du lien entre l'impatience de l'analyste et la séance courte : « briser le discours » pour « accoucher la parole » (Lacan, 1966, p. 316), clin d'œil bien involontaire à Rank. Sauf que manque l'analyse contre-transférentielle de cette impatience. Alors qu'il perçoit bien la paille dans l'œil de Breuer quand celui-ci interrompt la cure d'Anna O., fuyant son propre désir plus encore que la grossesse transférentielle de sa patiente, il reste aveugle sur la poutre qui est dans le sien. Que récolte-t-il avec ce fantasme de grossesse anale sinon ce qu'il a semé ? Le désir est le désir de l'Autre...

Rank n'a guère fait école, Lacan c'est évidemment une autre histoire. La séance courte, à durée variable, a bouleversé le rapport de la psychanalyse à la temporalité. L'avance ou le retard n'y ont plus court, l'attente est passée de la situation analytique à la salle d'attente. Nul doute que l'on ne fait pas le même métier avec le temps et contre lui. « Je fais des séances d'un quart d'heure », dit cet analyste lacanien, « ça permet d'aller à l'essentiel ». Sauf que l'inconscient ne connaît pas l'heure, on ne le convoque pas, la psychanalyse n'a pas le pouvoir d'aller en urgence à l'essentiel, elle ne peut que chercher les meilleures conditions pour permettre à l'essentiel de trouver le chemin vers la surface.

Léa avait reçu comme une gifle, sinon comme un coup de pied au cul, la dernière phrase de son analyste lacanienne. Elle qui a besoin de rester en silence une dizaine de minutes avant de pouvoir dire les premiers mots, avait entendu sa thérapeute se lever brusquement au bout de cinq minutes et lui donner congé d'une formule : « L'analyse c'est une cure de parole, pas une cure de silence. »

Jacques André
46 rue Vavin
75006
andre.jac@orange.fr

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Freud S. (2006 [1895]), Projet d'une psychologie scientifique in *Lettres à Wilhelm Fliess, 1887-1904*, Paris, Puf, 2006.
- Freud S. (1916-17a [1915-17]), *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, OCFP, XIV, Paris, Puf, 2000.
- Freud S. (1937c), *L'analyse finie et l'analyse infinie*, OCFP, XX, Paris, Puf, 2010.
- Lacan J., *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966
- Lacan J., Les écrits techniques de Freud, *Séminaire 1*, Paris, Le Seuil, 1975.
- Rank O., *Le traumatisme de la naissance*, Paris, Payot, 1976 [1924].